

| | |
|---------------------|---|
| Zeitschrift: | Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique |
| Herausgeber: | Société fribourgeoise d'éducation |
| Band: | 29 (1900) |
| Heft: | 12 |
| Rubrik: | Lettres d'un instituteur fribourgeois : compte rendu des séances du Congrès international de l'enseignement primaire, à Paris, du 2 au 5 août [suite] |

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'enfant, d'incontestables progrès ont été réalisés dans les applications pratiques. Les tentatives pour améliorer les procédés ne sont pas toutes également heureuses ; mais plusieurs ont rencontré un succès durable, parce que les modifications qu'elles proposent sont à la fois sages et opportunes.

Ces questions d'enseignement vous préoccupent, et vous n'ignorez pas les exigences de la pédagogie contemporaine ; nous avons cru cependant devoir les rappeler à votre attention parce que l'Exposition internationale de 1900, dont nous vous parlons aujourd'hui, offre à cet égard un admirable champ d'études.

••••

LETTRES D'UN INSTITUTEUR FRIBOURGEOIS

Compte rendu

*des séances du Congrès international de l'Enseignement primaire,
à Paris, du 2 au 5 août.*

(Suite.)

Lundi, 6 août, à 3 heures de l'après-midi, belle réception à l'Hôtel de Ville par la Municipalité de la Ville de Paris.

De style renaissance, l'Hôtel de Ville est construit sur les plans de l'ancien édifice qui fut incendié par la Commune en 1871. Jeune encore il n'a ni de glorieux ni de tragiques souvenirs ; mais en franchissant le seuil, la pensée se reporte presque involontairement sur cette année néfaste pour la France qui voyait autour de la grande ville l'armée ennemie et, dans l'intérieur, la famine assise à tous les foyers et, dans les rues, le drapeau rouge avec son cortège habituel de proscriptions, de désordres, de sang répandu. Que les temps sont changés ! Sur cet emplacement même d'où partaient les ordres de massacrer les otages parmi lesquels le doux et vénéré évêque de Paris, aujourd'hui la musique de la Garde républicaine nous accueille par des flots d'harmonie et épouse en notre honneur les trésors les plus suaves de son répertoire.

Mais arrachons-nous à ces délices musicales et pénétrons dans la grande salle du rez de-chaussée où pour charmer le goût et rafraîchir les gorges altérées les bouteilles de Champagne alignent leurs cols argentés.

Là, je fais la rencontre de M. Léonce Mossot, membre du Conseil municipal de Paris, Conseiller général du département de la Seine qui, très aimable, veut bien me piloter à travers les majestueux escaliers et les splendides salles.

Voici, par exemple, le Salon d'Arrivée, peint par Bonis et orné du vase donné par l'empereur de Russie. Tout en jaspe et porphyre, il mesure 3 m. de haut, pèse 4,000 kg. et est évalué à 250,000 fr.

Voici la Grande Salle des Fêtes qui, lors des grands bals donnés par le Conseil municipal, a fait valser 10,000 invités. Les plus beaux noms de la peinture française ont signé les fresques qui la décorent. Je lis sur les cartouches Ehrmann, Milliet, Benjamin Constant, etc.

Dans la Salle à Manger de Réception, j'admire les statues de « la Chasse, la Pêche, le Toast, le Vin, la Moisson ».

Le Salon des Sciences, le Salon des Arts, le Salon des Lettres ne lèvent en rien par leurs peintures, par leurs sculptures.

M. Mossot termine son rôle de cicerone en me faisant visiter la Salle des Séances.

Que d'orages sous cette voûte ! Que de figures y ont passé !

Maintenant ce sont les nationalistes qui, au grand désespoir de Waldeck-Rousseau, y forment la majorité.

Bientôt, nous dit-on, les maires de la France, ceints de leur écharpe aux 3 couleurs, graviront ces escaliers, circuleront dans ces salles et festoieront joyeusement dans la Grande Salle à Manger. Que dira Waldeck-Rousseau ? N'escamotera-t-il pas cette géniale idée du maire de Paris et, à coups de rubans verts et de rosettes rouges, ne s'efforcera-t-il pas de remplir son Palais de la Présidence et de faire le vide à l'Hôtel-de-Ville ?

C'est là le secret de l'avenir ; mais il y a encore de beaux jours pour la politique et la gaieté françaises !

Au nombre de 650 participants, le banquet du 4 août a eu un succès splendide. C'est à l'*Auberge des Nations*, au Vieux Paris, que ce festin presque sardanapalesque eut lieu. La Grande Salle du Palais de la Cité ou Palais des rois de France qui évoque des souvenirs à remplir des volumes, nous abrite pour le quart d'heure.

Placé à la table d'honneur comme seul congressiste et correspondant suisse de l'Enseignement primaire, j'ai pu tout voir et tout entendre.

A ce fameux banquet, étaient représentés les délégués de toutes les nations amies de la France.

Je voyais l'Algérie et la Tunisie avec leur burnous éclatant de blancheur ; la Perse et la Turquie avec son turban ; la Russie et la Suède avec ses décos étincelantes ; les autorités françaises avec leurs rubans et leurs étoiles.

M. Bourgeois, ancien ministre de l'Instruction publique, préside.

A sa droite, se trouve M^{me} Reclus, sœur de M. Elisée Reclus, femme distinguée par ses talents et ses mérites et d'une grande notoriété en France.

J'ai l'honneur d'être placé entre M. Brisson, ancien président du Ministère du 10 juillet 1898 et un délégué russe de Riga.

Vous devinez que la conversation ne chôme pas. Le banquet plein de vie et d'entrain s'écoule rapidement. Le menu est de premier choix et il est digne de la réputation de la cuisine française. Avec les grands vins l'esprit monte, s'aiguise, pétille et eclate en feux d'artifice. L'enthousiasme est à son comble. M. Gréard vice recteur de l'Académie, le fait déborder en annonçant 100 bouteilles de Champagne.

Voici le moment des toasts. Chaque nation fait entendre son orateur. L'amabilité française lui répond en buvant surtout à la santé des « amis de dehors .»

Une visite au Village Suisse

Je ne parlerai pas de l'Exposition universelle, je laisse ce soin aux différents journaux qui ont intérêt à la décrire.

Je me contenterai de relater très simplement une visite que j'ai faite au Village Suisse.

Je l'ai visité ce « clou de l'Exposition » avec le plus grand plaisir.

J'ai salué ses pittoresques paysages et sa modeste église ; j'ai admiré ce simulacre de montagnes bien fait pour donner l'illusion de la réalité ; j'ai suivi avec ivresse ses jolis sentiers longeant la

montagne abrupte ; j'ai caressé du regard et de la main les chalets peuplés de nos pesantes vaches gruyériennes ; j'ai serré la main à nos sympathiques armaillis ; j'ai écouté délicieusement le cor mélodieux de nos Alpes ; j'ai entendu avec une émotion profonde le chant des Armaillis des Colombettes. Et ce panorama de l'Oberland bernois, quel ravissement !

Sur le soir, au centre du village, près de l'église rustique dont les cloches venaient de se faire entendre pour annoncer l'Angelus, une estrade en bois s'est élevée. Sur cette estrade, des lutteurs suisses mesurent leur valeur. Un jury suit attentivement la joute car il s'agit ici de décerner la palme aux plus forts.

A 10 h. les lutteurs font place à une société de musique instrumentale qui attaque avec entrain nos airs de bénichon. Alors la place qui, tout à l'heure était silencieuse, s'anime et une danse générale s'organise sur le terrain lui-même.

C'est on ne peut plus champêtre.

A 11 h. les danses cessent ; les musiciens se retirent ; la foule gagne le pied de la montagne. Je reste ébloui. Toute la montagne est embrasée des feux de l'électricité.

Sur les côtes gazonnées, les accortes filles et les joyeux bouviers faisant paître leurs troupeaux apparaissent comme dans un rêve.

Alors le chant :

Sur les flancs du Moléson
Ah ! voyez ce frais gazon !

Partons pour le châlet !

s'élève vigoureux dans les airs et fait palpiter mon cœur d'allégresse et couler des larmes bien douces.

Puis la montagne s'éteint.

Un cortège s'organise. L'orchestre est en tête, ses exécutants sont en costumes d'armaillis. Suit une troupe de Suisses aux charmants costumes nationaux, portant sur leur poitrine un motif de roses et d'édelweiss. Puis des armaillis et leurs compagnes tous joyeux font le tour du village et rentrent dans les chalets hospitaliers.

Et moi à mon tour, je quitte le Village Suisse emportant dans mon cœur un impérissable souvenir de cette vision alpestre en plein Paris.

C'est aujourd'hui, 10 août, ma plus mémorable journée. La veille j'avais reçu, comme délégué congressiste étranger, une carte particulière du Président de la République par laquelle j'étais invité à une matinée de gala, à 4 heures, le lendemain, au Palais de l'Elysée.

Aussi, dans mes habits de cérémonie, je me présente au jour et à l'heure indiqués au Palais où il y a foule. Les trottoirs d'alentour sont garnis de curieux. Ah ! qu'il fait bon passer au milieu de cette haie d'humbles mortels qui me regardent avec envie sans se douter que cet heureux qui passe est un petit régent de village.

Me voici arrivé à une grande grille ouvragee artistement. A la porte de cette grille, deux officiers du Palais, chamarrés de cordons, reçoivent les cartes d'invitation ; puis, je pénètre, le cœur légèrement ému, dans le palais des Louis Napoléon, des Thiers, des Mac Mahon, des Jules Grévy, des Carnot, des Casimir Perrier, des Félix Faure.

Après avoir traversé un grand salon aux tentures luxueuses, j'arrive devant une charmante pelouse. Sous un baldaquin dressé

pour la circonstance, M. le président Loubet, M^{me} Emile Loubet et le Schah de Perse attendent leurs invités.

M. Loubet, avec sa belle prestance, sa chevelure et sa barbe qui blanchissent, sa physionomie sympathique, avec son écharpe tricolore, avec ses insignes de grand Maître de la Légion d'honneur, a, je l'avoue, quelque chose de majestueux.

M^{me} Emile Loubet possède un air très aimable, très attrayant. Elle porte une toilette noire, riche en dentelles, mais très simple et pour ceux qui défilent devant elle, elle n'est point avare de son sourire.

Le Schah de Perse, Mouzaffer-ed-Dine est là aussi, puisque c'est en son honneur surtout que cette réception est organisée. Il est assis à la gauche du Président de la République. Je ne m'arrêterai pas à faire son portrait ; il est suffisamment connu : un homme à barbe grisonnante, chevelure épaisse, moustache bien fournie, physionomie placide et sans regard.

L'attentat du 30 juillet écoulé, sur sa dive personne, n'y a laissé aucune trace. Avec indifférence, il voit défiler devant lui toute la France et l'étranger.

Près de lui, je distingue à sa mâle tournure le général André, ministre de la Guerre. Le ministre de la cour du Schah est assis non loin de là. Le général Florentin, gouverneur de Paris, avec sa haute stature, sa démarche martiale, fait escorte au Président.

Au fond de la pelouse, abrité sous de grands érables aux branches élancées, se dresse un théâtre dont la façade affecte la forme de galeries à portiques grecs en treillage vert et or.

Ce lieu est vraiment poétique avec sa situation exceptionnelle, et son horizon de verdure, et cette tranquillité relative au milieu de la Babylone moderne et malgré ses trois mille invités.

Chacun défile devant M. et M^{me} Loubet en s'inclinant profondément. Mon tour venu, je salue, je décline mes qualités de circonsistance, congressiste suisse, et M. le Président très aimable me tend la main.

Je parcours ensuite les salons blancs et or.

De place en place, des buvettes sont installées où l'inévitable Champagne est versé aux convives altérés.

A 6 heures, le théâtre s'ouvre par la représentation d'un grand ballet en 4 actes et, comme intermède, des danses antiques et modernes ; le programme comprend une partie littéraire et musicale.

C'est alors que j'ai le plaisir d'entendre le fameux Coquelin, cadet, de la Comédie française et MM. Muratet et Delpojet du Grand Opéra.

A cette brillante réception, il y a outre les délégués congressistes des différents Congrès qui venaient d'avoir lieu, les membres du gouvernement Waldeck-Rousseau, les présidents de la Chambre et du Sénat, les députés et les sénateurs, les membres du Corps diplomatique le général Davoust et le Conseil de l'Ordre de la Légion d'honneur, M. Picard, commissaire général de l'Exposition, les hauts fonctionnaires de l'administration, etc. et toute la fleur de la société de Paris avec leurs dames.

A 7 1/2 h. je sors du Palais de l'Elysée, un des derniers, regrettant de n'avoir que deux yeux pour voir car j'aurais admiré un peu plus le défilé éblouissant qui avait passé devant moi comme un rêve.

Une réflexion me venait cependant en sortant.

Je comparais nos fêtes démocratiques, sans appareil extérieur,

sans l'étiquette gênante où l'homme d'Etat couvoie le simple paysan, où tous, péle-mêle s'assoient autour d'une même table, choquent leurs verres de vin ; je comparais cette aimable simplicité de notre Suisse aux fêtes républicaines de notre grande Sœur où les distances sociales se retrouvent partout et j'étais tenté de croire un moment que la France n'avait de vraiment républicain que l'enseigne.

Aussitôt sorti du Palais de l'Elysée, je me rendis, rue Lauriston, pour y déposer le harnais du costume officiel et reprendre la livrée du touriste. Je partis ensuite pour le Champs-de-Mars.

De loin, je voyais se dessiner les angles de la Tour Eiffel avec son phare tournant qui jette au loin ses lumineux rayons.

J'arrive. Mais quelle foule ! c'est colossal ! Impossible d'avancer qu'en jouant des coudes. Il est vrai que je me trouvais en pleine fête, entre le Trocadéro avec ses gracieux contours en feu et le Château d'Eau avec ses cascades féériques, ses fontaines lumineuses où toutes les couleurs de l'arc-en-ciel étincelaient tour à tour à mes yeux ravis.

A mes pieds, coule la Seine ; je me trouve sur le pont d'Iéna, sans le vouloir je réussis même à atteindre la barrière du pont.

Quel coup d'œil ! Impossible de le décrire !

Le fleuve était sillonné de quantité de yachts, bateaux, barques de pêche, remorqueurs, tous et toutes somptueusement illuminés et portant des musiciens et des choristes. Elles glissent, ces barques, mollement, ondulent avec grâce, rivalisant entre elles par la richesse des décors, l'éclat des lumières et la variété des formes. Elles descendent le cours de la Seine, du pont de la Concorde jusqu'à l'île des Cygnes et elles remontent saluant au passage le Schah de Perse, accompagné de M. Millerand et du haut personnel de l'Exposition qui se trouvent placés sur la terrasse du Palais des Congrès.

Mes regards se promènent avec ivresse de cette mer de feux aux illuminations du Palais de l'Electricité qui surpassent comme jeux et richesse de lumière tout ce que mon imagination peut rêver.

Je contemple cette foule compacte, serrée, qui, malgré les quatre tickets d'entrée, semblait joyeuse encore de se presser dans le vaste Champ-de-Mars. J'entends autour de moi évaluer le chiffre des spectateurs à 200,000.

Aussi, grâce au temps si favorable, cette fête nautique et cette grande illumination des Palais ont été une vraie féerie.

Au lendemain de ces fêtes ininterrompues que Paris et l'Exposition avaient offertes à mes regards éblouis, repassant dans le calme de mon esprit tout ce que j'avais vu et entendu de merveilleux, je n'ai eu aucun effort à faire pour m'élever au-dessus de toutes ces séductions et pour remercier Dieu d'appartenir à un pays bien humble sans doute, fier cependant de posséder encore la foi de ces ancêtres, fier de ses traditions chrétiennes comme aussi de son esprit démocratique, un pays favorisé de tout ce que la nature a de plus grandiose, de plus sublime, un pays enfin où il est permis encore à l'instituteur de faire connaître aux enfants leurs devoirs religieux et leurs immortelles destinées.

Emile MATHEY, *Inst. à Belfaux.*

